

LA RÉVOLUTION PROLÉTARIENNE

Albert Camus **chez les travailleurs du livre** (1958)

Samedi 21 décembre, à la Bourse du travail (avenue Turbigo), invité par le Cercle d'études syndicales des correcteurs, Albert Camus a parlé des rapports de l'écrivain et des travailleurs de l'imprimerie, devant deux cents compagnons, parmi lesquels de nombreux correcteurs bien sûr, mais aussi des linotypistes, des typographes, des mécaniciens, des rotativistes, des clicheurs et des photogreveurs.

Après que Faucier nous eut exposé le sujet de l'entretien qu'avait bien voulu accepter Albert Camus, notre camarade Lazarevitch avec une chaleureuse émotion, fit en quelques mots l'éloge de notre ami : « Un fait est simple : nous sommes en présence d'un des rares écrivains qui n'acceptent pas de se laisser corrompre... »

L'ambiance ainsi créée, il s'agissait en somme de poser à notre invité des questions relatives à la liaison nécessaire entre l'écrivain et l'ouvrier du livre. Lazarevitch nous proposa un canevas basé sur les faits propres à servir de fil conducteur à notre entretien : 1) nous vivons une période où de multiples obstacles s'opposent à la diffusion de la pensée ; 2) la science et la technique, cependant, ne progressent que grâce à l'imprimerie ; 3) la radio est capable de bousculer tous les conformismes, par exemple en réalisant le miracle de nous faire entendre Camus lisant *Caligula* et de provoquer ainsi parmi les jeunes auditeurs des échos inattendus. Il est souvent visible que des gens sont fa-

tigués des slogans et les périodes redondantes qui ont pour mission d'endormir le sens critique des foules. Et si, par exemple, la *Literatournaïa Gazeta*, parlant de Camus et faisant allusion à son *Homme révolté* l'appelle « le petit Christ », c'est évidemment dans le but de ridiculiser l'auteur et de déconseiller la lecture de son livre. Mais rien ne nous dit que quelque part, à Vorkouta ou ailleurs, un curieux n'a pas voulu quand même savoir.

Avec la simplicité qui le caractérise, Albert Camus nous dit son sentiment : il est certain qu'il y a une séparation trop évidente entre les intellectuels et les travailleurs ; et c'est d'autant plus regrettable en ce qui concerne les travailleurs du livre. Tentons de combler cette lacune.

À une première question qui lui est posée à propos des relations entre l'écrivain et les correcteurs, Camus nous assure qu'en ce qui le concerne, il tient compte avec la plus cordiale attention des suggestions qui lui sont présentées par le correcteur en matière de sens et de syntaxe, et il précise que, huit fois sur dix, il donne raison aux correcteurs. Leurs rapports sont donc parfaitement courtois. Mais Camus en profite pour élargir le débat et nous faire à grands traits un tableau de la vie de l'écrivain en général et de la sienne en particulier. Si parfois il semble se faire tirer l'oreille pour participer à tel meeting, à tel débat, à telle réunion, c'est que son temps est incroyablement minuté et que, d'autre part, il ne conçoit pas œuvre valable sans de longues périodes de méditation solitaire. Reste ensuite le travail matériel qui consiste à écrire ou à dicter son ouvrage. Mais il est reconnu qu'un écrivain vit difficilement de ses livres. Il lui faut donc un « second métier » s'il ne consent pas à « vendre » des romans à fort tirage ou des articles alimentaires. Ce second métier l'absorbe pendant des heures et parfois des jours chaque semaine. Et puis, il y a le courrier. Camus reçoit en moyenne 400 lettres par

mois, auxquelles il tient à répondre. Enfin, auteur dramatique et metteur en scène, il consacre trois mois par an (nuit et jour) au théâtre. Que reste-t-il après cela, pour la vie privée ? Et, dit-il, quoi qu'en pensent certains, je ne suis pas un « petit Christ » !

Or, sa mission est de continuer d'écrire et de demeurer en quelque sorte un « commis voyageur d'une attitude de pensée ». Comment, dans ces conditions, maintenir un contact ininterrompu avec l'extérieur, avec le monde du travail ? Comment trouver les moyens de ce contact ? Comment combler le « fossé » (le mot est de Faucier) qui s'est creusé entre le manuel et l'intellectuel ? Je vois, dit Camus, un commencement de solution dans la liberté du travail, dans la liberté de la culture. Mais le travail est asservi et l'intellectuel n'a point de liberté. Défendre les droits du travail équivaut à défendre les droits des intellectuels. Quel serait le lieu de rencontre normal des uns et des autres, sinon le syndicat ?

Mais le syndicat ouvrier est politisé ; quant à celui des écrivains, il n'existe pas. Comment le susciter ? En appelant les intellectuels, comme vous le faites aujourd'hui, à participer à certains débats au sein des cercles d'études, en recréant des « universités populaires ». Mais où sont les militants, et quels loisirs ont-ils ? Il est évident que les intellectuels se taisent et n'ont aucun contact avec ce que l'on pourrait appeler un mouvement ouvrier... s'il existait. Or il n'y a pas de mouvement ouvrier digne de ce nom. Comment nous insérer dans un mouvement inexistant ? Certes, les problèmes à discuter ne manquent pas ; mais où sont les positions d'unanimité à leur égard ? Appelez-nous, provoquez-nous en discussion.

A une question sur le « problème social » Camus convient que c'est là un problème grave, qu'un écrivain ne

doit aborder qu'avec circonspection. Il faut se garder de « prendre en charge la condition ouvrière » et de tomber dans les poncifs à la Ilya Ehrenbourg... ou dans le « scoutisme de l'action sociale ». Sans choir dans l'erreur de l'art pour l'art (erreur fondamentale), il sied de traiter certains sujets avec prudence, tout en ne perdant pas de vue que l'on écrit « pour être lu ». La communication, la solidarité avec la société humaine sont nécessaires ; donc, il faut s'adresser au plus grand nombre, sans cesser pour cela de viser à l'œuvre d'art. Comparons, par exemple, un Gide et un Tolstoï. Du premier on peut dire qu'il a aidé à une certaine libération ; mais il est le type même de l'homme de lettres qui n'écrivait pas pour le peuple. Tolstoï, par contre, grand seigneur terrien, a composé une œuvre communicable à tous les hommes et qui garde cependant toutes les qualités de l'œuvre d'art. Si le but de l'écrivain est donc d'écrire pour le plus grand nombre, il ne doit pas se dissimuler la difficulté que recèlent les exigences de l'œuvre d'art. « Ainsi, dit Camus, quand j'ai composé "Les Muets", courte nouvelle qui figure dans *L'Exil et le royaume*, et qui traite d'une grève dans une tonnellerie algéroise, je me suis senti très inquiet. Je ne pouvais perdre de vue que réussir à décrire une grève, ou plus exactement ses effets, dans un langage communicable est un travail fort délicat. Puissè-je y avoir tout de même réussi ! »

– En tant que journaliste, dit quelqu'un, n'avez-vous pas été gêné par la conjoncture politique et les directives patronales ?

– Il est certain que le fait d'écrire un éditorial entraîne nécessairement à des concessions, tant à l'égard de l'opinion publique que des confrères qui s'expriment dans la même feuille. Cela conduit à en dire toujours plutôt moins que trop. Je n'ai donc jamais été satisfait de mes travaux de journaliste : 1) parce qu'ils exigent une rapidité d'exécution qui me gêne toujours et qui implique pour moi l'impossi-

bilité à peu près constante de revoir ma pensée ; 2) parce que j'ai horreur d'avoir des ennemis et que la polémique journalistique y conduit invariablement. C'est pour moi une souffrance perpétuelle, car il faut bien convenir que nous sommes ici dans la métropole de la méchanceté, du dénigrement et du mensonge systématiques. Nous vivons constamment dans une conspiration minable, qui rend l'atmosphère de ce pays à peu près irrespirable. Mais comment en sortir ?

– Un certain nombre d'écrivains plus ou moins influents, dit un autre, sont passablement dogmatiques. N'y a-t-il pas là un danger ?

– Reconnaissons qu'il est difficile de s'exprimer dans un pays comme le nôtre qui, dans la période historique où nous sommes, présente des signes aigus de décadence dont la caractéristique principale est une sorte d'atomisation. Ou nous ressentons vivement notre solitude et l'impossibilité où nous sommes de nous rattacher à quelque chose : amour, foi, société ; ou nous nous donnons l'illusion de l'appartenance à une idéologie quelconque.

Dans cette position, pour certains, il n'y avait plus de problèmes. Les problèmes sont venus après le rapport du XX^e Congrès... Ce qui me paraît évident, c'est que nous sommes tous fatigués, les Français en général et les écrivains en particulier. Cela se voit à la mauvaise humeur des Parisiens et au désespoir du solitaire... Mais à quoi nous rattacher ? Il fut un temps où la monarchie, ou la chrétienté, offrait aux hommes une certaine cohérence. Aujourd'hui, quelle forme de gouvernement ou quelle idéologie peut-elle nous rassembler ?... Ainsi, l'attitude de nombreux écrivains français reflète-t-elle l'attitude de tout le monde. Essayons de nous réunir dans l'espérance que tout cela peut se modifier. Efforçons-nous à l'honnêteté et sachons ne pas mentir en tant qu'écrivains.

À ce désarroi, à cette faillite des esprits, Aubrée voit comme causes principales le divorce entre la civilisation technique et le mouvement ouvrier, l'extrême centralisation des pouvoirs et l'irresponsabilité qui en découle.

– Il y a là coïncidence de deux explications, dit Camus. Or, à la faveur de la révolution industrielle, deux courants se sont manifestés dans le monde ouvrier : le premier, socialiste révolutionnaire (proudhonien et populiste) a été brisé par l'Histoire. Le second, socialiste centraliste et césarien, ne parvient pas à équilibrer les conquêtes de la technique. Mais la lutte entre socialisme libertaire et socialisme césarien n'est pas terminée et il ne peut y avoir de compromission du premier à l'égard de l'autre... On peut nous proposer en exemple le socialisme scandinave qui est une savante articulation des organismes syndicaux et patronaux. Là, en effet, l'autonomie syndicale est complète et à l'intérieur du syndicat il est possible de maintenir toutes les valeurs de liberté... Disons-nous, en tout cas, que les révolutions avec mitrailleuses au coin des rues sont finies.

– Mais la technocratie et les recherches actuelles en dehors des possibilités libertaires ne tendent-elles pas à renforcer le gouvernement des hommes ?

– C'est bien pourquoi une renaissance du mouvement syndicaliste apolitique est indispensable. Par elle seulement se fera la formation des élites de direction à l'intérieur de la classe ouvrière, car le manque de cadres provient essentiellement de la politisation du mouvement syndical. Le problème : faire des hommes, par le syndicat...

Lazarevitch demande à Camus quel a été l'accueil de sa nouvelle « Les Muets », dont il nous a parlé précédemment.

– Il n'y a pas eu, dit Camus, une seule lettre de travailleur, et aucune revue ouvrière n'a demandé l'autorisation

de reproduire ce texte. Quant au livre lui-même, on se rend compte qu'il ne s'est pas vendu dans les milieux ouvriers. Cela tient sans doute à ce que les livres coûtent trop cher.

– Et votre pièce, *Les Justes*, n'a pas eu grande résonance. À quoi cela tient-il? Elle abordait cependant de vastes problèmes humains puisqu'elle retraçait un épisode de la lutte révolutionnaire de 1905.

— C'est que le théâtre, comme le livre, est trop cher et d'autre part, c'est encore là une manifestation de cette fatigue de toute la nation dont nous parlions il y a quelques instants.

– Mais, dit un auditeur, le cirque et le music-hall, dont les places sont très chères, font quand même salle comble, et l'on y voit beaucoup de familles ouvrières.

– Je m'en voudrais de faire le moindre reproche dans ce sens à des travailleurs qui, fatigués de leur semaine, ont bien le droit de rechercher quelque distraction...

Un camarade fait observer qu'il est bien difficile pour un salarié de la base de choisir une ligne de conduite, en présence de l'attitude de ce qu'on appelle la gauche intellectuelle, plus acharnée à lutter contre le marxisme que contre le capitalisme.

– Personnellement, dit Camus, je refuse énergiquement d'être considéré comme un guide de la classe ouvrière. C'est un honneur que je décline. Je suis toujours dans l'incertitude et j'ai constamment besoin d'être éclairé. Il est trop facile vraiment de décider d'un cabinet de travail ce que doit faire le salarié. Les problèmes se posent pour nous tous. Si j'ai été communiste, je n'ai jamais été marxiste. Certes le marxisme est une méthode critique des mystifications bourgeoises toujours acceptable, comme est acceptable toute pensée ou doctrine féconde. Mais redou-

tons le schéma marxiste, sans pour cela tomber dans une apologie quelconque du capitalisme. La société capitaliste n'est plus ce qu'elle était au XIX^e siècle. Mais peut-on dire de la société qui se qualifie de socialiste qu'elle répond à sa définition première?... Gardons précieusement les acquis de l'une et de l'autre, mais refusons les mystifications.

Ainsi s'achève notre entretien. Cette grande heure de discussion n'aura pas été perdue, et il faut souhaiter que semblable expérience ne soit pas sans lendemain.

La Révolution prolétarienne, revue syndicaliste révolutionnaire,
janvier 1958
Les Amis de Bartleby, février 2020
lesamisdebartleby.wordpress.com